# Jonathan Coe pique toujours la curiosité

Fantastique codicille au «Testament à l'anglaise» d'il y a 20 ans, «Numéro 11» chasse quelques araignées au plafond de l'humanité en folie. Jusqu'à Lausanne

**Cécile Lecoultre**

Avec le temps, il devient parfois embarrassant de croire Jonathan Coe. De son onzième roman, *Numéro 11*, publié à l'origine, par coquetterie superstitieuse, un onze du onze, il vous déclare avec aplomb: «Il n'est pas particulièrement cher à mon cœur. D'un point de vue tout personnel, je préfère *Bienvenue au club*, *La pluie, avant qu'elle tombe*, ou *Expo 58*.» Soit, ce dernier arrache encore des rires au souvenir de péripéties sous la couette aussi gonflées que l'Atomium planté en terre wallonne. Néanmoins, *Numéro 11* possède quelque mérite. Déjà que le gentleman y reste maître de l'insondable labyrinthe de la nature humaine. Et ce même si, par goût de l'absurde, il préférera toujours la «lose» à la logique.

Les Romands y prendront aussi un plaisir particulier en découvrant Lausanne griffée à l'anglaise. L'héroïne, Rachel, préceptrice de deux gamines richissimes, y est expédiée par ses patrons nantis. Une fois les maths révisées au Beau-Rivage «à l'élégance froide et aseptisée», la jeune femme meuble son dimanche. Un peu de marche le long des quais, et la voilà au centre-ville «moderne et confortable mais sans âme». Désorientée par tant d'ennui, l'étrangère prend soudain un électrochoc. Elle vient de rentrer au Musée de l'art brut. Révélation.

Jonathan Coe n'attend aucun remerciement de l'Office du tourisme. «Je n'avais pas choisi Lausanne jusqu'à ce que Vera Michalski m'invite à sa fondation pour une conférence. Le lendemain matin, elle m'a emmené au Musée de l'art brut, une expérience écrasante! Les œuvres produites par ces artistes dépossédés de tout, handicapés parfois, m'ont ébloui. Et elles rentraient si bien dans mon roman. Quant au Beau-Rivage, je l'ai trouvé sur Trip Advisor, il me fallait l'hôtel le plus cher du coin. Voilà à quoi s'en remettent les romanciers de nos jours! Mais j'avoue, pour y avoir résidé, qu'il correspondait à ce que j'avais imaginé.» Et s'il persiste à parler de «Lake Geneva», le diplomate s'excuse par avance de toute critique. «J'espère ne pas avoir donné une impression peu flatteuse de Lausanne, j'aime cette cité.»

Au-delà, l'auteur déroule depuis les murs de l'art brut une toile narrative qui implique de mystérieuses pattes d'araignées. Juste revanche, les bestioles dévoreront le touriste tout cru au fil d'un passionnant imbroglio. Pour s'y retrouver, il faut savoir que cette chronique d'époque, parce qu'elle implique en filiation tordue le clan des Winshaw, accrédite l'idée d'une «sequel» de *Testament à l'anglaise*. Après tout, il y a 20 ans, cette famille exhumait déjà de fantastiques cadavres de ses placards par des nuits orageuses. La causticité patinait une galerie de portraits vénérables, brillant enduit qui, à l'évidence, fait toujours ses preuves aujourd'hui.

**Causticité**
**Jonathan Coe porte un humour «British» intact en bandoulière, tout autant que de saines colères à l'encontre de ses compatriotes.**

> «Elle m'a emmené au Musée de l'art brut, une expérience écrasante! Les œuvres produites par ces artistes dépossédés de tout, handicapés parfois, m'ont ébloui»
> **Jonathan Coe** Ecrivain

Jadis, il s'agissait de dégommer le système de Mrs Thatcher. De nos jours, l'Angleterre pourvoit une cible tout aussi inoxydable. «Je voulais analyser la frustration et la colère, ressenties par le peuple anglais, qui ont conduit au Brexit. J'étais assez naïf, j'en ai peur, et j'ai sous-estimé la vieille garde citoyenne qui entretient la vision nostalgique d'une Grande-Bretagne qui se tiendrait fièrement isolée de ses voisins. Un concept daté à mes yeux! Et les jeunes générations ne remercieront pas leurs ancêtres de les avoir dépouillés de leur passeport européen. Une grossière erreur.»

Ce codicille – pas encore les dernières volontés de l'auteur, loin de là! – déterre son cher esprit rebelle, mais sans mélancolie. «Puisque je m'engageais dans un autre roman politiquement engagé, il me semblait naturel de jeter un œil sur *Testament à l'anglaise*, un bouquin où je m'étais déjà fait la main sur ce genre. J'en suis désormais au onzième roman. De plus en plus, ils ressemblent chacun au chapitre d'un seul ouvrage, plutôt qu'à des œuvres autonomes.» Trop malin pour verser dans la satire pure, le Londonien bataille d'ailleurs à la frontière des genres. Sous son label précisément étiqueté, *Numéro 11* flirte avec le roman gothique et le polar criminel, la chronique sociale et le puzzle d'énigmes. «J'essaie d'ailleurs d'éviter le ton didactique de *Testament à l'anglaise*.» Assez sévère pour encore qualifier ce classique de «prêchi-prêcha cru et simplet», il admet s'être amendé, se radoucit. «Je laisse aussi la fin plus ouverte pour rompre toute tentation de céder au charme de la nostalgie.»

A 55 ans, le groupie des tombeurs hollywoodiens Jimmy Stewart et Humphrey Bogart séduit autrement. «Je veux échapper au syndrome de l'âge mûr, définitivement. Le livre s'inspire en partie de mes filles, seize et dix-neuf ans. Je les regarde grandir, développer une conscience politique. Je les vois surtout comprendre combien le monde, comme nous l'avons façonné, reste extrêmement imparfait.» Mieux vaut donc s'en moquer.

***Numéro 11***
Jonathan Coe
**Ed. Gallimard, 444 p.**





# «Le jazz me permet de pousser les limites sans perdre mes racines»

**Dhafer Youssef sort le magnifique «Diwan of Beauty and Odd» et joue ce soir à JazzOnze+. Interview**

**Boris Senff**

Sur les cordes de son oud ou au gré de son chant extatique, il a toujours suivi son instinct, hors des impératifs scolastiques. Le Tunisien Dhafer Youssef vient de sortir l'un de ses plus beaux albums, *Diwan of Beauty and Odd*, avec des jazzmen américains de premier plan. Interview avant sa venue ce soir à Lausanne, un concert qui affiche hélas déjà complet.

**Depuis 20 ans, vous articulez votre musique enracinée dans la tradition autour du jazz. Ce dialogue a-t-il modifié le rapport à vos origines?**
Il est vrai que le jazz est une grande inspiration pour moi, mais je pense que, pour évoluer, il faut pouvoir s'appuyer sur la culture à laquelle on appartient. Mon point de départ est donc qu'il faut prendre conscience de la richesse de ses propres racines pour parler un langage universel. Ce que le jazz m'a apporté au fil de temps, c'est la liberté. Il me permet de pousser les limites du possible, sans perdre mes racines, et donc de créer mon propre son. L'oud, qui est l'instrument dont je joue, appartient à une culture riche. Sa sonorité est particulière, ancestrale. Imposer cet instrument sur la scène musicale actuelle et le sortir de son rôle traditionnel d'accompagnateur a toujours été mon rêve.

**Dans votre dernier album, on a l'impression que c'est le jazz qui s'adapte à l'orient: c'est bien le cas?**
Je n'ai jamais été adepte de ce que l'on appelle aujourd'hui le «jazz oriental». Je n'aime pas les catégories ou les étiquettes. Pour moi, il y a soit de la musique créative, soit des clichés. Les origines importent, certes, mais quand je commence à chercher des musiciens pour un projet, c'est leur son, leur créativité et leur virtuosité qui m'intéressent, pas leur passeport! De même, je ne veux pas que l'on me considère comme un musicien oriental. Je préfère que l'on s'intéresse à mon art, à mon âme et au son que je propose. Donc, adapter le jazz à l'orient n'est pas ce que j'ai recherché dans ce disque.

**Etes-vous l'ambassadeur d'une culture qui ne se laisse pas réduire à ses difficultés politiques?**
Je suis un musicien, pas un politicien, et je préfère donc ne pas commenter ce qui a trait à la politique.

**Que représentent pour vous vos deux instruments, l'oud et la voix?**
Pour moi, l'oud et la voix sont complémentaires. L'oud est l'instrument avec lequel je commence toutes mes journées et toutes mes compositions. Il m'intéresse par sa sonorité unique. Comme vous le savez, les cordes de l'oud sont

> **«La musique est un océan, celui qui croit la détenir se trompe»**

doublées, elles vibrent et s'accordent tels des amoureux. C'est ce son atypique qui me touche profondément. Si l'oud est l'instrument que je contrôle, la voix est celui sur lequel je n'ai justement pas de contrôle. Je m'inspire de tout ce qui m'entoure pour mon chant, et je suis surpris à chaque fois que je suis sur scène.

**Comment avez-vous réuni le groupe de «Diwan»?**
A mon avis, le projet décide du *lineup*. *Diwan of Beauty and Odd* est un album qui nécessite beaucoup de virtuosité, de technique, mais aussi d'originalité et de poésie. J'ai trouvé tous ces ingrédients chez Aaron Parks, Ben Williams, Mark Giuliana et Ambrose Akinmusire. D'ailleurs, monter un groupe new-yorkais est un rêve qui m'accompagne depuis 1999. J'avais enregistré *Electric Sufi* avec les Américains Will Calhoun et Doug Wimbish, mais après eux j'avais fait appel à Wolfgang Mutshpiel, Dieter Ilg, Mino Cinelu, et Markus Stockhausen, pour un travail plus électroacoustique.

**Les Américains sont-ils demandeurs de ce genre d'ouverture d'horizon?**
Je le pense. Les Afro-Américains ont créé le jazz comme un moyen de s'exprimer et de se libérer. C'est pourquoi ce genre musical représente la liberté d'esprit et l'ouverture vers les autres. C'est l'expression musicale la plus libre, céleste et créative. Le son de l'oud a été introduit dans le jazz avec le travail d'Ahmed Abdul-Malik (*ndlr: jazzman américain, 1927-1993*), notamment. *Diwan of Beauty and Odd* s'inscrit dans cette lignée. Je l'ai pensé comme un appel à l'ouverture et à la tolérance. Je suis convaincu que la différence est une richesse, qu'il faut refuser les idées reçues et aller vers l'autre. La musique est un océan, celui qui croit la détenir se trompe. Au final, le musicien n'invente rien, il est un simple serviteur. C'est un art en constante évolution, et chaque jour est une chance d'apprendre.

***Lausanne, Casino de Montbenon***
Ce soir (19 h 30). Complet.
**www.jazzonzeplus.ch**

***Diwan of Beauty and Odd***
Dhafer Youssef
**Okeh, distr. Sony**

**Le musicien tunisien et son oud, dont il apprécie la sonorité unique, et qu'il a désiré sortir de son rôle habituel d'accompagnateur.** HAYLAY MADDEN/DR

## Top 5 des meilleures ventes

**Livres** (classement Payot)
1. ***Harry Potter et l'enfant maudit, parties I et II***
J.K. Rowling - Gallimard
2. ***Et au centre bat le cœur. Chroniques d'un chirurgien cardiaque pédiatrique***
René Prêtre - Arthaud
3. ***Deux frères. Ki et Hi, tome 1***
Kevin Tran, Fanny Antigny - Michel Lafon
4. ***Horrora borealis***
Nicolas Feuz - Nicolas Feuz
5. ***Guide des égarés***
Jean d'Ormesson - Gallimard

**CD** (classement FNAC)
1. ***You Want it Darker***
Leonard Cohen
2. ***&***
Julien Doré
3. ***Encore un soir***
Céline Dion
4. ***My Way***
Matt Pokora
5. ***Citizen of Glass***
Agnes Obel

## Notre sélection musique

### Classique

Une pièce maîtresse de l'art pianistique, une cathédrale où les folles envolées techniques croisent des profondeurs poétiques tout aussi exigeantes. Le Russe Daniil Trifonov trouve là, dans ces *12 Etudes d'exécution transcendante*, un terrain pour déployer toutes les facettes de son talent. Son toucher subtil et sa respiration plongent ainsi les mouvements lents («Paysage», «Vision» notamment) dans une ambiance irrésistible, brumeuse et automnale. Son sens du relief, saisissant et qui ne tombe jamais dans le défi physique, fait le reste. Une version incontournable. **rz**

***Transcendental - Daniil Trifonov plays Franz Liszt***
Daniil Trifonov (piano)
**Deutsche Grammophon**

### Jazz

Il y a une famille ACT, et les artistes du label allemand y cultivent plus qu'un contrat commercial. Les échanges ponctuent les discographies de chacun et c'est encore le cas avec cette rencontre entre le pianiste allemand Michael Wollny et l'accordéoniste français Vincent Peirani, prodige du soufflet que l'on avait plutôt l'habitude d'entendre aux côtés du souffleur Emile Parisien. Le Quintet de ce dernier n'a pas oublié son complice sur son nouveau *Sfumato* (invitant aussi un pianiste allemand, Joachim Kühn). Mais le duo Wollny-Peirani, grave et vif, prend cette fois l'avantage. **bs**

***Tandem***
Michael Wollny & Vincent Peirani
**ACT (distr. Musikvertrieb)**

### Rock

On peut la considérer comme une sœur de Meshell Ndegeocello ou d'Erykah Badu, tant elle porte si bien ce même florilège d'inspirations, ce métissage sans limites entre jazz, rock, soul, électronique et hip-hop, cul par-dessus tête et retour, dont se nourrit cette scène new-yorkaise aussi élégante que groovy. Et militante, contre l'étiquetage négatif des «Blacks», également des «Browns», Latinos compris, ainsi de Xenia Rubinos. Voix de tête éblouissante, son chant est une explosion de félicité non dénuée de brumes, porté par autant d'orgues turbulents que de guitares saturées. **fg**

***Black Terry Cat***
Xenia Rubinos
**Anti-**

### Rock

Les Américains de Midlake avaient superbement surmonté le départ de leur chanteur Tim Smith fin 2012 en sortant aussitôt un *Antiphon* impérial, planant sur des trajectoires plus «floydiennes». Depuis, le groupe annonçait l'an dernier la formation d'un projet avec des membres de Travis, Grandaddy, Band of Horses et Franz Ferdinand, pour un album que l'on attend toujours avec avidité (à Noël?). Pour faire patienter, les Texans fêtent les 10 ans de leur 2e album, première réussite éclatante au rock hanté et aux détours folk, en le rééditant augmenté de deux titres inédits. **bs**

***The Trials Of Van Occupanther - 10th Anniversary Edition***
Midlake
**Bella Union**

## Notre sélection livres

### Biographie

«L'axe majeur de la vie est sexuel – la musique change mais la danse est la même», professe l'écrivain d'*Un bonheur parfait*. James Salter (1925-2015) voyait dans sa plus farouche intimité un fonds de commerce où puiser le suc de romans à la pudeur érotique. Ces textes frisent à l'évidence l'exercice d'admiration mais la sincérité du New-Yorkais des hautes solitudes désarme toute arrogance. «Vous êtes le héros de votre propre vie, et elle constitue souvent la base d'un premier roman», note le fan de Flaubert et autre Tolstoï. Encore faut-il bâtir une œuvre, et avec «style, structure, autorité». **cle**

***Salter par Salter***
James Salter
**Ed. de l'Olivier, 170 p.**

### Histoire

Le sigle S.P.Q.R. (*Senatus populusque romanus*) désignait le Sénat et les citoyens de Rome, qui furent un peu nos ancêtres. Ils nous ont certes laissé de vénérables vestiges, mais comment vivaient-ils au quotidien? Depuis le mythe fondateur de Romulus et Remus jusqu'à l'édit de l'empereur Caracalla qui, au IIIe siècle ap. J.-C., offrit la citoyenneté à tous les habitants libres, Mary Beard, qui enseigne à l'Université de Cambridge, raconte avec bagout la vie ordinaire et pittoresque de braves citoyens qui ignoraient tout de leur immense destin historique. **gsm**

***S.P.Q.R***
Mary Beard
**Ed. Perrin, 591 p.**

### Polar

Après *Je voyage seule*, et ses étranges fillettes assassinées, Samuel Bjørk (le nom de plume de l'écrivain norvégien Frode Sander Øien) relance l'équipe d'enquêteurs cabossés que forment Holger Munch et Mia Kruger. Cette fois, c'est le cadavre d'une adolescente retrouvé dans une clairière, dans une mise en scène macabre où dominent les plumes qui déclenche l'action. Ou plutôt les actions car Bjørk a l'art de passer d'un personnage à l'autre, d'une cassure à l'autre, pour mieux cerner un monde un peu étouffant et dérangeant. Du suspense garanti sur fond très noir. **dmog**

***Le hibou***
Samuel Bjørk
**Ed. JC Lattès, 450 p.**

### Album

Maîtresse des jardins royaux de Kew, spécialiste de biodiversité à Oxford, Kathy J. Willis milite pour l'écologie à long terme. L'experte veut séduire au berceau, ou presque, avec une dynamique simplicité. *Botanicum*, dédié aux cueilleurs de champignons et aux amoureux de plantes bourgeonnantes, oxygène le savoir avec un brio classieux. Avec la dessinatrice Katie Scott, elle invite sur des sols étranges, trip fantastique vers les débuts de la vie sur Terre. Géantes, biscornues, puantes, les plantes grouillent dans «L'Arbre de la vie», qui surgit il y a 3,8 milliards d'années. Un voyage temporel passionnant. **cle**

***Botanicum***
Katie Scott - Kathy J. Willis
**Ed. Casterman, 95 p.**

## Blu-ray de la semaine

Alors que la tempête gronde et que les éclairs effraient Mary Shelley, son poète de mari et Lord Byron se plaisent à lui faire remarquer qu'elle est l'auteure de la plus terrifiante des histoires. De quoi lui inspirer une suite. «Je suis tout ouïe, se réjouit Byron. Tandis qu'explose le ciel au-dehors, ouvrez grandes les portes de l'enfer.» L'habileté du cinéaste James Whale est de convoquer les acteurs historiques qui ont présidé à l'écriture de *Frankenstein* en 1816, alors que, dans son adaptation de 1931, il s'était distancé de la trame du roman. Au-delà, le titre de cette suite, *La fiancée de Frankenstein* (1935), va considérablement amplifier la confusion entre la créature et son créateur. Le cinéaste américain commence le film exactement comme il avait terminé le précédent: le Monstre

balance le savant maudit du haut d'un moulin en feu. Or, ni l'un ni l'autre ne vont mourir. L'histoire peut se répéter. Frankenstein (Colin Clive) ne songe plus qu'à se marier avec la douce Elizabeth. Mais elle est kidnappée par le docteur Pretorius, qui a recueilli le Monstre (toujours «habité» par Boris Karloff). Il oblige ainsi Frankenstein à créer une fiancée à la créature. La gracile Elsa Lanchester se coule dans les habits de Mary Shelley. Ce que le générique ne dit pas, c'est qu'elle incarne aussi la fiancée, dotée de cette emblématique chevelure en forme de torche et subtilement barrées de deux éclairs blancs. La boucle est bouclée. **Bernard Chappuis**

***La fiancée de Frankenstein***
James Whale
**Dist. Universal**


VC6 Contrôle qualité